

VIES ANECDOTIQUES DES HOMMES ILLUSTRES

NAPOLÉON ET LA NYMPHE DE SAINTE-HELENE



Sainte-Hélène est une petite île de trois lieues d'étendue au plus ; des vents éternels, parfois violents, en balayent constamment la surface ; des nuages, surtout à Longwood séjour de Napoléon, la couvrent constamment ; le soleil, qui paraît rarement, n'en a pourtant pas moins d'influence sur l'atmosphère ; il

attaque le foie, si on ne s'en préserve avec soin. Des pluies abondantes et soudaines achèvent d'empêcher qu'on n'y distingue aucune saison régulière ; ce n'est qu'une continuité de vents, de nuages, d'humidité. L'herbe, en dépit des fortes pluies, disparaît, rongée par le vent brûlant qui ne cesse pas d'y régner, dès que cette pluie a cessé. Les arbres qu'on y voit, et qui de loin donnent un aspect riant, ne sont que des mimosas, des arbres à gomme, chétifs et bâtards qui ne donnent point d'ombre. Une partie de l'horizon présente au loin l'immensité de la mer ; le reste n'offre plus que d'énormes rochers stériles, des abîmes profonds, des vallées déchirées.

Telle fut la demeure de Napoléon, ou plutôt sa prison, car malgré le déploiement de forces qui gardaient cette île, d'ailleurs inaccessible, on avait voulu imposer la présence d'un officier anglais à toutes les promenades de l'empereur. Cet homme infatigable, qui avait chevauché une partie de l'Afrique et toute l'Europe, et pour lequel l'exercice était une condition d'existence, s'était soustrait à cette nouvelle tyrannie en se refusant à sortir, sa fierté avait pu supporter sa prison, mais n'avait pu se ployer à la présence continuelle d'un gélier.

Cette fermeté de l'empereur avait déconcerté le gouverneur, qui, craignant pour la vie de son prisonnier, modifia une partie des ordres du ministère anglais en assignant une partie de l'île à la promenade de l'empereur et de sa suite. Toutes les fois que le temps le permettait, Napoléon sortait, soit en calèche, soit à cheval ; et comme il avait bien vite parcouru l'étroit espace qui lui était réservé, souvent il ne se bornait pas à en parcourir l'étroite enceinte, mais il aimait encore à explorer les détails. Ainsi, après avoir fait sa dictée ordinaire (car une de ses occupations favorites était la rédaction de ses mémoires), il passait quelques heures à lire ou à étudier l'anglais, faisait sa toilette de trois à quatre heures, et sortait ensuite, accompagné du général Bertrand, de M. de Las Cases, et du général Gourgaud. Les courses étaient toutes dirigées vers la vallée voisine, et l'on en revenait habituellement en passant chez le général Bertrand ; ou bien, au contraire, on commençait par ce côté, et l'on descendait la vallée. En descendant, on explorait ainsi le voisinage, et l'on visitait le peu d'habitations qui s'y trouvaient : toutes étaient pauvres et misérables. Les chemins étaient parfois impraticables, mais plus les chemins étaient mauvais, plus il y avait de difficultés à vaincre, plus l'empereur semblait aimer ces excursions ; c'était pour lui un simulacre de liberté ! La seule chose à laquelle il ne pouvait s'habituer était à la rencontre des sentinelles anglaises posées d'espace en espace pour l'observer.

Dans ces courses habituelles, l'empereur adopta enfin une station régulière dans le milieu de la vallée. Un jour qu'il avait fait une nouvelle pointe au milieu des rochers sauvages, il découvrit une pauvre maison dont il ouvrit la porte : il entra dans un petit jardin tout émaillé de fleurs de géranium, qu'une jeune fille arrosait. Cette jeune fille était blonde ; elle était fraîche comme ses fleurs, et elle avait des yeux bleus d'une beauté si gracieuse que l'empereur en fut frappé.

—Comment vous nommez-vous ?

—Emely, répondit la jeune fille.

—Mais votre nom de famille ?

—Branston.

—Vous paraissiez beaucoup aimer les fleurs.

—Hélas ! monsieur, c'est toute ma ressource.

—Comment donc ?

—Tous les jours je vais à la ville porter ces géraniums, et je vis des trois ou quatre penny que l'on me donne en échange de mes bouquets.

—Et votre père et votre mère, que font-ils donc ?

—Je n'en ai plus, monsieur, répondit la jeune fille avec une profonde émotion.

—Pas un seul parent ?

—Pas un seul ; je suis tout à fait étrangère à cette île ; il y a trois ans, mon père, ancien sous-officier de l'armée anglaise, et ma mère partirent de Londres et m'emmènerent pour aller rejoindre, disaient-ils, des parents que nous avions aux Indes, et qui devaient aider mon père et ma mère à faire fortune. Nous n'étions pas riches, et mes parents eurent toutes les peines du monde à amasser la somme nécessaire pour faire ce long voyage. Hélas ! ils ne devaient pas en voir la fin ; mon père mourut pendant la traversée, et lorsque notre vaisseau relâcha dans cette île, ma malheureuse mère était si souffrante qu'on nous y laissa. . . . Ma mère fut bien longtemps, bien longtemps malade, et nous n'avions plus aucune ressource. . . . Pour apporter un peu de soulagement à notre mère, je m'avisai de vendre des fleurs. . . . Un négociant de la ville, qui comme vous m'interrogea sur ce que je faisais, eut pitié de nous ; il nous donna cette cabane où ma mère se rétablit un peu, et où nous vécûmes pendant deux ans du produit de ce petit jardin. . . . Il y a un an, ma pauvre mère, qui avait eu une rechute, obtint du bon Dieu un terme à ses souffrances. . . . Elle me recommanda d'avoir du courage, et vous le voyez, monsieur, je lui obéis. . . . j'en ai. . . dit la jeune fille en fondant en larmes.

Pendant ce court récit, la figure de l'empereur était visiblement émue ; il semblait profondément affecté. Des mots sans suite sortirent d'abord de sa bouche. . . puis il dit plus distinctement :

—Pauvre enfant. . . qu'as-tu donc fait à Dieu pour être jetée ici misérablement. . . singulier rapprochement de destinée. . . comme moi elle n'a plus de patrie, plus de famille. . . elle n'a plus de mère. . . et moi, je n'ai plus d'enfant. . .

En prononçant ces mots, un cri d'autant plus déchirant que depuis longtemps il était concentré, s'échappa de la poitrine de l'empereur ; il cacha sa tête dans ses mains et il pleura.

Oui, cet homme que la perte de dix trônes avait trouvé calme et résigné, pleura au souvenir de son enfant.

Mais bientôt reprenant toute sa fermeté, il dit à la jeune fille :

—Je veux emporter un souvenir de ma visite ; cueillez-moi un de vos plus beaux bouquets.

La jeune fille assembla ses plus jolies fleurs, et lorsque l'empereur lui donna en échange quelques pièces d'or, elle s'écria :

—Ah ! grand Dieu, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt, maman n'aurait manqué de rien, et elle ne serait pas morte.

—Bien, bien, mon enfant, voilà de bons sentiments ; je reviendrai vous voir.

Alors, regardant les pièces d'or, la jeune fille dit en rougissant :

—Je ne pourrai jamais vous donner assez de fleurs pour une si grosse somme.

—Que cela ne vous inquiète pas, répondit l'empereur, et il sortit.

L'empereur, en rejoignant ses compagnons de voyage, leur raconta sa découverte ; il paraissait heureux d'avoir trouvé un malheur à consoler. Dès cet instant, la jeune fille augmenta la nomenclature spéciale à Longwood ; elle s'appela la *nymphe de Sainte-Hélène*.

L'empereur, dans son intimité, avait la coutume de baptiser insensiblement tout ce qui l'entourait : ainsi, la partie de l'île qu'il parcourait dans ses promenades ne s'appelait plus que la *Vallée du Silence*. M. Malcombe, chez lequel l'empereur avait été logé à Briars, en arrivant à Sainte-Hélène, c'était *l'Amphitruon* ; le major, son voisin, aux six pieds de haut, s'appelait *l'Hercule* ; sir George Cockburn, le gouverneur, était désigné par *monseigneur l'amiral*, lorsque l'empereur était

gai ; s'il avait à s'en plaindre, ce n'était plus que *le requin*.

Le surlendemain l'empereur en s'habillant dit qu'il voulait retourner voir sa pupille, et la présenter à ses compagnons de promenade. On trouva la jeune fille dans ses habits de fête. Elle avait appris le nom de son bienfaiteur ; vivement émue de la grandeur de sa renommée et de ses malheurs, elle fit à ses illustres hôtes, le mieux qu'elle put, les honneurs de sa pauvre cabane ; elle suppléa au peu de valeur de son hospitalité par la grâce qu'elle mettait à la pratiquer. Elle présenta des figues de son jardin et l'eau du ruisseau de la vallée, qui prenait sa source dans son jardin. . . .

—Vous le voyez, sire, ajouta-t-elle, je vous attendais ; mais malheureusement je n'ai pas été prévenue assez à temps de votre visite, sans cela je vous aurais fait honneur du trésor que vous m'avez donné.

—Et je vous aurais grondée de pareilles façons. Quand je viendrai vous voir, je ne veux pas autre chose que vos figues et votre eau qui est excellente. C'est à cette condition que vous me reverrez. Après tout, je ne suis qu'un ancien soldat comme votre père, et le soldat n'a pas toujours des figues et de l'eau.

Depuis ce jour, l'empereur s'arrêtait quelques instants devant la cabane ; la jeune fille s'avancait devant la porte, lui offrait un bouquet et après avoir répondu aux deux ou trois phrases que l'empereur lui adressait, les promeneurs continuaient leur course tout en devisant sur l'excellent caractère de la jeune fille.

A quelque temps de là, Napoléon se ressentit des premières atteintes de cette maladie, à laquelle il devait succomber. La jeune fille ne voyant plus son bienfaiteur, venait tous les jours à Longwood s'informer de sa santé, et après avoir offert son bouquet s'en retournait bien triste : elle ne voyait plus l'empereur. Un jour, cependant, elle entendit le roulement d'une voiture ; elle traversa le chemin et se trouva en sa présence ; aussitôt qu'elle l'eut regardé, sa figure prit une grande expression de tristesse.

—Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas, mon enfant ?

—Où, sire, c'est vrai ; mais maintenant vous allez vous rétablir.

—C'est bien, mon enfant, dit l'empereur, en secouant la tête d'un air d'incrédulité. Toutefois, aujourd'hui je veux vous faire une visite.

Il descendit en état de voiture ; et, appuyé sur le bras de la jeune fille et d'une personne de sa suite, il gagna la cabane.

Quand il fut assis :

—Donnez-moi un verre d'eau ; cela apaisera peut-être le feu qui me dévore. . . ici. . . dit-il en portant la main sur sa poitrine.

La jeune fille se hâta d'obéir.

Dès que l'empereur eut pris le verre d'eau, sa figure, de contractée qu'elle était, redevint tout à coup sereine.

—Oh ! merci ! merci ! cette eau a calmé tout à coup mes souffrances. . . Si j'en avais pris plus tôt. . . peut-être. . . ajouta-t-il en levant les yeux au ciel. . . mais maintenant il est trop tard. . .

—Eh bien ! reprit la jeune fille en affectant de donner de la gaieté à son visage, que je suis heureuse que cette eau vous paraisse bonne ; je vous en porterai tous les jours et elle vous guérira.

—Oh ! non ! non ! je ne m'abuse pas, chère enfant ; c'est ma dernière visite. . . il y a ici un *dolore sordo* qui me tue, et l'empereur désignait son côté ; mais puisque je ne vous verrai plus, je veux vous laisser un souvenir de mon intérêt. . . que puis-je faire pour vous ? . . .

Alors la jeune fille, en fondant en larmes tomba aux pieds de l'empereur et lui demanda sa bénédiction.

L'empereur la bénit avec cette affection que donne la foi, car Napoléon avait toujours eu les deux croyances qui font l'honnête homme : il mourut en chrétien, et vécut respectueux envers sa mère.

Depuis ce jour, Emely ne manqua pas de se rendre religieusement à Longwood ; elle portait de l'eau de la source et un bouquet ; elle s'en retournait toujours plus triste ; car chaque jour elle rap-